

Les légumes dans les villes

Les formes d'agricultures intra-urbaines explosent dans le monde. Sans avoir la prétention de nourrir la population mondiale, qui sera en 2050 à 80 % urbaine, en Europe, elles sont une opportunité de recréer un lien entre deux mondes.

Depuis quelques années, les projets d'agriculture urbaine fleurissent de toute part. Malgré la diversité des formes que peut prendre cette agriculture, un consensus international s'accorde à la définir comme une agriculture localisée, en ville ou sa périphérie, dont les produits et services sont majoritairement destinés à la ville et dont les activités ouvrent la porte à des concurrences (foncier, eau) et des complémentarités (main-d'œuvre) avec les activités urbaines. « Toutes les agricultures péri-urbaines ne répondent pas à cette définition mais toutes les intra-urbaines si ! précise Christine Aubry, chercheuse à l'Inra et professeure consultante à Agro-ParisTech. Cette agriculture est très courante dans les pays du Sud où la croissance rapide de des villes n'a pas été suivie par celle des infrastructures, limitant l'arrivée de produits frais dans les centres urbains ». Dans les pays occidentaux, elle fait

son apparition en réponse à des contraintes et des attentes sociétales diverses selon les régions du monde. « Au cours de l'histoire, la production dans les villes européennes s'est pratiquée en temps de crise pour une production de subsistance. Les jardins ouvriers en sont la continuité », souligne Marie Dehaene, paysagiste et consultante en agriculture urbaine. Toutefois, la majorité des grandes agglomérations européennes se sont nourries sur la base d'échanges lointains, selon Nicolas Bricas, du Cirad. « Les villes se sont jusqu'à maintenant très peu préoccupées de la façon dont leur nourriture était produite. C'est un nouvel intérêt », a évoqué le chercheur durant l'Exposition universelle de Milan en 2015.

Sécurité alimentaire

Et cet intérêt d'une partie des consommateurs urbains à renouer avec la production et à consommer local, les porteurs de projets l'ont bien compris... « Les urbains sont en quête de



Singapour a décidé d'investir dans des structures d'agricultures verticales, comme ici la Sky Greens afin de pouvoir acquérir une certaine autonomie alimentaire.

sens, et l'idée de se reconnecter à l'image qu'ils ont de l'agriculture de leurs grands-parents les séduit », mentionne Guillaume Fourdinier, créateur d'AgriCool (cf p.30). D'autres arguments sont également avancés, comme la vente de produits ultra-frais, la proposition de variétés ne supportant pas le transport, la réduction des transports entre zones de production et de consommation, ou le recyclage d'énergie urbaine, d'eau de pluie ou de déchets organiques... « Ces arguments sont pertinents pour les grandes agglomérations asiatiques ou américaines très denses où les zones péri-ur-

baines sont parfois très éloignées des centres. La volonté de consommer des produits frais nécessite alors de les produire en zone urbaine », indique Christine Aubry. « Aux Etats-Unis, les habitants de certaines zones en récession économique n'ont plus accès à des produits frais à proximité, commente Marie Dehaene. On les appelle des déserts alimentaires. A Détroit par exemple, il n'y a même plus de supermarchés à proximité de la ville dévastée par la crise économique. La production de fruits et légumes frais sur des friches industrielles et dans des entrepôts désaffectés est une

ERIC DARGENT
directeur de l'entreprise Refarmers,
ferme de démonstration



Je me suis intéressé à l'agriculture urbaine car j'avais envie de développer de nouveaux modèles pour la ville. Des modèles plus intelligents et plus qualitatifs qui sont adaptés au défi d'une relocalisation de la production plus proche de ses consommateurs. Des modèles qui intègrent des

boucles de recyclage à l'échelle locale, de l'énergie ou des déchets organiques. Je veux tester des solutions pour une ville plus vivable. Mais je ne pense pas que l'agriculture urbaine va nourrir la ville. L'idée est de maximiser le peu d'espace que l'on a pour améliorer l'alimentation des citadins, les reconnecter avec la production agricole et faire de la ville autre chose qu'un endroit où il y a des logements, des bureaux et des boulevards périphériques.

BRUNO VILA, producteur de tomates hors-sol

L'agriculture urbaine est une rupture avec le modèle actuel d'utilisation des territoires ruraux pour l'agriculture. Il y a pour moi deux cas de figure. Elle peut avoir un sens économiquement pour des pays avec une agriculture faible en raison du manque de terre, mais avec des moyens économiques importants comme à Singapour ou au Japon. Elle répond alors à un objectif minimum d'autonomie alimentaire. Mais dans les pays occidentaux, cela me paraît être plutôt un phénomène de mode pour des



consommateurs aisés qui aiment manger local. Les coûts de production en ville sont plus élevés de par la contrainte d'espace, la complexité de construction si cela se fait sur des toits ou le prix de la ressource en eau. Ce n'est pas pour moi un modèle économique qui a sa place en France. En revanche, étant donné que les projets urbains utilisent les technologies déjà présentes dans nos serres, il me semble que nous devrions les voir comme une opportunité de communication sur l'agriculture.

CATHERINE MOULENAT, leaf product manager, Vilmorin

L'entreprise Vilmorin fait partie de l'aventure des agricultures urbaines dans différents projets et notamment en France avec le projet FUL (cf p.21). En tant que semencier avec un axe salade fort, l'innovation des différentes espèces constitue notre quotidien. Ce type de marché est une opportunité en terme d'innovation. Au niveau physiologique, les plantes étant conduites en hors-sol avec un apport de nutriments et de lumière, nous avons besoin de maîtriser très finement tous les besoins à chaque étape de son développement. Au niveau de la consommation, des propositions de vente des plantes avec leurs racines, ou un

mélange de différents types en plante entière, sont envisagées. Je ne pense pas que ces modes de production soient en concurrence aujourd'hui. Les fermes urbaines sont destinées à une clientèle très ciblée dans les centres-villes, en vente directe. L'agriculture traditionnelle a toujours sa place, notamment en terme de volume que les fermes urbaines ne pourront pas assurer et sur les réseaux de distributions actuels. Il faut voir ces deux modes de cultures comme complémentaires. Même si notre cible principale reste l'agriculture traditionnelle, nous menons des actions en parallèle pour l'agriculture urbaine.



JEAN SALES,
président de la CI2E à Interfel (Innovation, prospective, études)



L'émergence des agricultures urbaines a déjà plusieurs années et elles deviennent maintenant un mouvement important. En fruits et légumes, c'est un sujet essentiel, une « innovation sociétale de rupture » qui va très probablement avoir des impacts positifs sur la perception de l'agriculture traditionnelle. Cette dynamique sociétale « de transfert à l'envers », de la campagne

vers la ville, change potentiellement le point de vue de l'urbain qui pourrait être rassuré de cette proximité « d'avoir la cam-

pagne sur ses toits ». Une place favorable pourrait être faite pour l'agriculture dans ce déplacement des idées du citoyen. Pour le monde agricole, c'est une opportunité extraordinaire de pouvoir surprendre les personnes jusqu'alors sur la défensive. Si on sait les apprivoiser, on peut partager un moment d'histoire. Car cette émergence est un changement de paradigme. Nous devons participer à l'élaboration de ce nouveau paradigme, prendre la balle au bond et partager des expériences, être enfin mieux compris. En plus de trouver des consommateurs plus approbateurs, c'est un marché d'entreprises qui s'ouvre avec des opportunités pour les agriculteurs en tant qu'investisseurs, entrepreneurs et conseillers, auprès des fermes urbaines. De toute façon, si nous ne choisissons pas de les accompagner, ces installations se feront sans nous, sans structuration, et peut être contre nous, dans un esprit de concurrence.